

44 : VISITE AUX CHUTES D'IGUAZU



Chutes Victoria

Il ne m'est jamais venu à l'idée, au cours de mes séjours à l'étranger, de paresser pour un week-end sur un transat avec un gin tonic ; les journées vécues dans un pays qu'on ne reverra peut-être jamais sont précieuses, et peuvent toujours être source d'intéressantes surprises.

Nous étions alors à Buenos-Aires ; nous avions quelques jours disponibles. Nous prîmes la route pour l'extrême nord-est du pays, à la frontière du Brésil, où se trouvent les chutes d'Iguaçu, seules, à ma connaissance, à pouvoir se comparer aux chutes Victoria en Afrique.

Le côté argentin, contrairement au brésilien, était resté sauvage. La végétation était tropicale, les routes plutôt des pistes. Nous eûmes quelque peine à trouver en arrivant un endroit pour dormir ; nous découvrimus une sorte d'auberge sommaire avec table d'hôte. Autour de nous les hommes attablés avaient tous des têtes de contrebandiers, moustachus et pas du tout rassurants ; ils se détendirent un peu en découvrant que nous étions français et parlions espagnol. On nous



Quelques papillons de la jungle brésilienne

libéra une chambre. Mais l'endroit nous inquiétait un peu. Je voyageais toujours avec une carabine : je la plaçai chargée à côté du lit. Peut-être cette précaution était-elle excessive, mais je craignais de m'être aventuré trop près d'une zone de frontière mal contrôlée. Tout se passa bien, sinon qu'au milieu de la nuit un bruit suspect nous alarma. J'avais une lampe électrique : je ne vis qu'un gros rat trotinant d'un pas sûr sur le dossier du lit ; il disparut et notre sommeil reprit. Au petit matin nous fûmes réconfortés par une bonne tranche de pain, un excellent café et un grand « Adios amigos » ! Nous partîmes tranquilisés vers les chutes.

Les eaux arrivent, largement étalées, sur un immense plateau rocheux qui se termine sur la crête d'une falaise : résul-

tat sans doute d'une grande coulée de lave préhistorique qui s'était arrêtée là. Le bord du plateau forme un immense arc ouvert s'allongeant sur environ deux cents mètres ; les eaux, en arrivant sur le bord de la falaise, se divisent en multiples chutes et se retrouvent en bas en formant un torrent écumeux. Ici et là, autant sur le plateau qu'au fond des chutes, des blocs énormes de rocher forment des îlots recouverts de fougères, et parfois même d'un palmier accroché on ne sait comment.

Ces multiples cataractes rebondissent dans un grand fracas entre les deux rives, traversées par des vols de perruches vertes. On voit aussi jaillir d'entre les chutes, et même au travers de l'eau formant des voiles liquides, des sortes d'hirondelles qui font leurs nids dans la falaise derrière les chutes qui les protègent. J'ai eu plus tard l'occasion de revoir ces chutes du côté brésilien, embarqué dans un hélicoptère, qui descendait et remontait le long du mur liquide, au dessus de multiples torrents déchaînés.



*Ce petit échassier court
normalement sur les
feuilles de nénuphars*

Le lendemain il fallut repartir ; ce ne fut pas facile : il avait plu dans la nuit et la piste argileuse s'était transformée en savon. Dans les tronçons descendants la voiture glissait dangereusement d'un fossé à l'autre. Au fond d'un creux nous restâmes pris au piège. Un tracteur providentiel passa et nous hissa sur la pente opposée. La pluie avait cessé. Nous traversons un paradis d'arbres géants peuplé d'oiseaux piaillant,

d'insectes et de colibris. Autour des plaques d'eaux des dizaines de papillons affairés s'aggloméraient pour boire, en battant rythmiquement leurs ailes pour s'aérer, formant des tapis frémissants de toutes couleurs.

Un vol de toucans passa en planant au dessus de nous, leurs becs spectaculaires tendus en avant, leurs courtes ailes faisant avec leur corps un angle droit, comme certains avions

de chasse. Ils se posèrent. Avec ma carabine j'en tirais un et le vis tomber dans les fourrés. Je me précipitai pour le chercher. Il me fallut du temps pour le découvrir, blotti dans un recoin de jungle mouillée et pleine d'épines. Je parvins à mettre la main dessus.



Un toucan venant d'Iguazu

Il faisait très chaud, nous étions encore bien loin de Buenos-Aires. Je décidais donc de garder le toucan en vie pour mieux le conserver en vue de le faire empailler. Il reprit en chemin quelque vigueur, et montra une incroyable aptitude à se faufiler sous les sièges. Il parvint à happer plusieurs fois les mollets de ma femme assise devant, les trouvant sans doute appétissants, et qui lui rappelaient peut-être les fruits succulents de la forêt ! Ma femme resta stoïque.

Peu à peu la forêt tropicale s'éclaircit et fit place à des zones de culture.

Plus loin, au milieu de nulle part, nous tombâmes en panne. Après de longs quarts d'heure la chance nous sourit encore, sous forme d'un gaucho au volant d'un tout-terrain. Dans ces régions peu peuplées, l'assistance est un devoir sacré. L'homme s'arrêta, sortit un revolver de sa ceinture et tira un premier coup sur un gros fil et fer de la clôture qui bordait les champs ; il fit encore quelques pas, et tira un deuxième coup. S'étant ainsi procuré un lien pour nous remorquer, il relia les voitures, et nous entraîna jusqu'au prochain garage, à une dizaine de kilomètres. Le moteur réparé, nous pûmes rejoindre Buenos-Aires.

J'ai encore le toucan à Paris ; il s'est un peu décoloré, mais quand je le contemple après toutes ces années, je l'imagine gardant encore, derrière ses yeux de verre, des rêves de forêt vierge.